



HAL
open science

A l'écart de la ville, cités universitaires et logements en HLM

Daniel Pinson

► **To cite this version:**

Daniel Pinson. A l'écart de la ville, cités universitaires et logements en HLM. *Espaces et sociétés* (Paris, France), 1995, *Villes et universités*, 80-81, p. 101-120. halshs-01528216

HAL Id: halshs-01528216

<https://shs.hal.science/halshs-01528216v1>

Submitted on 28 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Espaces et sociétés : revue
critique internationale de
l'aménagement, de
l'architecture et de
l'urbanisation / dir. [...]

Espaces et sociétés : revue critique internationale de l'aménagement, de l'architecture et de l'urbanisation / dir. publ. Serge Jonas. 1996.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

A l'écart de la ville : en cités universitaires et en logements H. L. M.

Daniel Pinson

Université d'Aix-Marseille III -

IAR (Institut d'Aménagement Régional)

Dans les années 60, en plus du logement chez les parents, deux modes essentiels du logement étudiant étaient en présence : la chambre en ville chez un propriétaire privé, d'une part, la chambre en cité universitaire gérée par les C. R. O. U. S., d'autre part. Ces deux formes du logement initial sont relativement antinomiques. La première est marquée par une assez forte intégration urbaine et l'immersion dans un univers social diversifié du point de vue des catégories d'âge et de classe, la seconde par la marginalisation urbaine (en général) et la reproduction des formes d'habitat célibataire (F. J. T. et Foyers immigrés), fondées sur une typologie architecturale précise.

A Nantes, la localisation des cités universitaires, excentrées pour la plupart, est très étroitement liée au développement de l'Université, relativement récent. C'est en effet à partir de 1962 que Nantes retrouve un véritable statut de ville universitaire, son potentiel se limitant jusqu'à cette date à quelques facultés (médecine) ou annexes de l'Université de Rennes et écoles professionnelles supérieures. Cette éclosion tardive a donné au campus, créé dans les années 65, un poids très important dans l'espace urbain. Établi au nord, il constitue un ensemble monolithique nettement séparé du reste de la ville, dans la meilleure veine de l'urbanisme de zonage pratiqué dans les années 60. Seule la Faculté de médecine et de pharmacie, conjointe au centre hospitalier universitaire, dispose d'une position de centralité urbaine marquée, et dans une moindre mesure l'I.U.T. qui a remplacé l'École Nationale Supérieure de

Mécanique, elle-même devenue, sur le campus, Ecole Centrale. Depuis, l'Université de Nantes, unique et pluridisciplinaire, a connu une augmentation d'effectifs très importante : 3 500 étudiants en 1962, 15 000 en 1970, et brutalement 29 000 en 1994, chiffres qui, au-delà de l'accès élargi aux études, puisent aussi dans la démographie généreuse de l'ouest, et notamment de ses bourgs et petites villes. Les cités universitaires, quant à elles, se sont édifiées dans une logique de proximité vis-à-vis des facultés, la majorité d'entre elles se situant à la périphérie immédiate du campus.

L'apparition d'une certaine vacance dans les ensembles H. L. M. dans les années 80, articulée à une pression de la demande de logements étudiants et la constitution de formes mutualistes étudiantes de gestion dans ce domaine (M. U. L., Mutuelle Universitaire du Logement, précisément née à Nantes), a conduit à une certaine ouverture du parc d'habitat social édifié dans les années 60 au bénéfice des étudiants. Une législation a été mise en place qui permet à des étudiants partageant un appartement d'un tel type de bénéficier de l'APL (Aide Personnalisée au Logement). Cette nouvelle réalité de l'habiter étudiant interroge elle aussi : elle intègre l'étudiant dans un milieu social populaire dont il se différencie à la fois par le mode de vie du moment et les perspectives futures, cette différenciation pouvant être porteuse d'enrichissement réciproque (garde d'enfants, aide aux devoirs, dépannages divers...), mais aussi de contradictions potentielles (cohabitation plus ou moins facile, bruits nocturnes de la veillée étudiante...). Enfin, si le logement en H. L. M. partage avec la cité universitaire le défaut d'un éloignement de la ville, il s'en distingue souvent par une accessibilité difficile à l'Université (moyens de transport), alors que les cités universitaires ont, pour leur part, été construites sur le campus lui-même ou à sa proximité.

Cités universitaires et H. L. M. partagés comme versions sociales du logement étudiant

Une hypothèse peut cependant être avancée qui conduit à rapprocher cité universitaire et H. L. M., comme mode d'hébergement étudiant, au-delà des différences mentionnées plus haut. En effet, si la « chambre en ville » reste une forme importante du logement étudiant¹, en même temps qu'elle paraît souvent concerner un milieu étudiant privilégié et qu'elle constitue un genre particulier du marché privé, la cité universitaire et le logement étudiant en H. L. M. apparaissent pour leur part comme des

1. Une enquête réalisée par le bureau d'études nantais AUGEA donne, pour Nantes, la répartition suivante : 2,9% en internat, 8, 2% en C.U., 1,1% en Foyer, 40, 1% chez les parents, 41, 4% en location "libre" (AUGEA-DRE des Pays de la Loire, *Le logement étudiant en Pays de Loire*, Nantes, 1991).

versions « sociales » de l'habitat étudiant. C'est à ce titre qu'elles nous ont paru mériter attention.

Le présent article rend compte d'une partie des résultats d'une recherche conduite sur le logement étudiant à Nantes², partie précisément consacrée à la cité universitaire des années 60 et à l'appartement en H. L. M.. Nous nous limiterons ici à comparer ces deux formes d'habitat sous l'angle de l'intégration urbaine, celle du logement et celle de son habitant, sachant que d'autres résultats ont été obtenus qui concernent l'appropriation du logement lui-même. Mené en liaison avec le LERSCO, qui avait comme objet de recherche les modes de vie étudiants³, ce travail s'inscrivait dans le programme interministériel de recherche « L'Université et la ville, pratiques sociales ».

Dans la perspective comparative indiquée plus haut, l'analyse des espaces du logement, envisagés tant au point de vue de la localisation urbaine que de la configuration interne, et considérés dans leur rapport aux pratiques et représentations étudiantes, a été réalisée à partir de la collecte et de l'interprétation de données concernant les processus sociaux suivants :

1/Le mode d'accès des étudiants au logement et le choix de ce dernier en regard du niveau économique, de l'origine géographique...

2/Les formes de cohabitation dans le logement à travers les relations de couple, d'amitié, de solidarité, les circonstances de rencontre (« fac », travail, origine géographique commune...)

3/Les formes de cohabitation dans la cité universitaire ou dans les espaces de proximité du logement (en cité H. L. M., en centre-ville) et l'éventuelle constitution de réseaux ou de communautés homogènes (par « fac » d'appartenance, origine ethnique...)

4/Les marquages de l'appropriation individuelle et collective de l'espace du logement, de la cité universitaire ou des espaces de voisinage (café, centre socio-culturel...)

5/Les modes et les temporalités variables d'occupation de l'espace habité entre cours en « fac » et vie urbaine hors logement, temps de travail, de consommation et de repos dans la chambre et hors la chambre...

6/La « gestion » de la rupture domestique, spatiale et temporelle, avec le milieu familial de départ, la fréquence de relation avec ce milieu, la place du logement dans la construction éventuelle de l'autonomie

2. D. PINSON, M. BOULLAUD, C. DEMARQUE, *Configurations et usages du logement étudiant à Nantes*, LAUA-EAN/Programme Interministériel "L'Université et la ville", Nantes, janvier 1994, 295 p., annexes, bibliographie.

3. J.-P. MOLINARI, *Modes de vie d'étudiants de l'Université de Nantes*, LERSCO-URA 889/Programme Interministériel "L'Université et la ville", Nantes, décembre 1993, 93 p., annexes.

économique parallèle aux études, la gestion de ses conséquences (pioncat éloigné, travail de nuit-gardiennage...)

7/La gestion de l'éventuelle refondation familiale, au cours des études, avec la recherche d'équilibres entre le travail, les études et l'(es) enfant(s), entre l'homme et la femme, l'abandon provisoire des études par l'un ou l'autre, les stratégies d'alternance vie active/vie étudiante, et, dans un tel contexte, le problème du logement.

8/Les rythmes et les modes de la « mobilité » étudiante, du voyage, voire du « vagabondage » étudiant, dans la même ville ou de ville en ville, voire de pays en pays (cf. Erasmus), l'enjeu de cette expérience de mobilité au plan culturel et ses incidences sur le rapport au logement (la liberté contre le confort, l'éphémère contre le permanent...)

9/La reconstitution des « carrières » résidentielles des étudiants permettant de dégager une typologie des trajectoires étudiantes du logement, invitant à penser les systèmes de logement dans le cadre d'itinéraires d'autonomisation progressive vis-à-vis du milieu familial.

Les méthodes de la recherche

Sur le plan méthodologique, deux types d'outils auront été utilisés :

- d'abord la mesure statistique des configurations matérielles de l'habitat, saisie à travers différentes sources, qui permet à la fois de rendre compte du poids relatif des différents modes de logements identifiés et de leur localisation dans l'espace urbain ;

- ensuite l'enquête qualitative d'usage de l'espace, fondée sur l'entretien et le relevé d'espaces qui permet de faire apparaître les adéquations et inadéquations de l'espace interne du logement, de ses espaces périphériques et de sa position urbaine, face aux évolutions de la vie étudiante.

Plus précisément, sur le plan statistique, l'équipe a disposé des données réunies par l'Observatoire nantais de la vie étudiante, par le CROUS, la M. U. L. et l'ARO H. L. M. (Association Régionale des organismes H. L. M.), mais aussi par des bureaux d'études sollicités par des administrations régionales (AUGEA/D. R. E.), la Mairie de Nantes (service des permis de construire). Ces données ont permis de faire apparaître :

- la mesure statistique des différents modes de logement,
- leur localisation géographique dans l'agglomération,
- la typologie des configurations spatiales de ces logements.

Ce volet sociographique et typologique a servi de cadre général aux études plus fines au centre desquelles cité universitaire et logement étudiant en cité H. L. M. ont occupé la place privilégiée déjà indiquée. Dans la foulée des méthodes déjà expérimentées par le Laboratoire, deux techniques d'investigation combinées ont été mises en œuvre :

1/une série d'entretiens semi-directifs, réalisés à partir de guides pour lesquels les analyseurs de pratiques précisés plus haut ont fourni la base des questions.

2/un ensemble (plus restreint) de relevés ethnographiques⁴ permettant de visualiser les formes spatiales du logement, de noter le marquage concret de son appropriation, l'inscription spatiale des « carrières » résidentielles dans l'espace urbain, etc.

Pour l'exécution de ce travail, l'équipe a saisi, à partir de l'exploitation statistique et typologique globale, des ensembles pertinents d'étudiants sur plusieurs cités universitaires et quelques cités H. L. M., en s'assurant d'une représentation optimale des étudiants sélectionnés pour ces enquêtes qualitatives. En ce qui concerne les cités universitaires, le questionnaire a été distribué sur trois cités, dont deux hors campus, mais des entretiens ont également été menés sur une autre cité du campus. Un questionnaire approprié a été envoyé aux locataires de H. L. M. gérés par la M. U. L. (Mutuelle Universitaire du Logement), dans la cité de Malakoff, où cet organisme a l'essentiel de son parc, et dans deux autres cités. Très simplifié et rapporté aux variables essentielles (âge, origine sociale et géographique, revenus, niveau et nombre d'années d'études, faculté d'appartenance...), ce questionnaire a permis de construire, à partir des 250 fiches recueillies (400 individus, en totalisant les colocataires) un échantillon représentatif d'une soixantaine d'étudiants en vue d'entretiens semi-directifs.

Cadrage statistique

D'un point de vue statistique, et pour le cadrage de notre propos, nous avons pu mettre en évidence la proximité de la structure des CSP concernant les parents des étudiants habitant ces deux formes d'habitat, ce qui justifie leur qualification de version sociale. En regard de la structure de la population étudiante en France⁵, on constate qu'il s'agit d'étudiants d'origine modeste.

Les fils et filles d'ouvriers y sont, par exemple, respectivement de 19 % pour la cité universitaire et de 17, 3 % pour les H. L. M.. Il est à noter cependant que bien plus de mères des seconds travaillent (en particulier comme employées : 37, 2 %), que celles des premiers (5, 8 % d'« inactives », contre 37, 2 %). Par contre les étudiants dont les parents appartiennent aux professions intermédiaires sont plus représentés dans les cités universitaires qu'en H. L. M. (La mère est vraisemblablement « inactive », ce qui donne un niveau de ressources familiale autorisant sans doute l'accès en cité universitaire).

4. Voir, en ce qui concerne cette méthode : Daniel PINSON, *Du logement pour tous aux maisons en tous genres*, Recherches, MEL, Paris, 1988.

5. J.-P. MOLINARI, *Les étudiants*, Les éditions ouvrières, 1992, pp. 53-55.

Les boursiers sont nettement plus nombreux en cité universitaire qu'en H. L. M. partagé (74, 8 % contre 42 %), mais, pour les uns et les autres, l'aide des parents constitue la principale ressource (65 % en cité universitaire et 69 % en H. L. M. partagé). C'est par contre chez les étudiants logés en H. L. M. que l'on trouve un maximum d'individus pratiquant les petits boulots (34, 5 % contre 25, 7 %) ou, beaucoup plus rarement, bénéficiant d'un salaire (11, 1 % contre 7 %). En fait ces diverses sortes de revenus s'additionnent pour boucler le budget difficile de ces étudiants.

Les cités universitaires accueillent par ailleurs une population plus jeune (41, 8 % de 17-19 ans, 47, 1 % de 20-22 ans, 10, 2 % de 23-25 ans contre 9, 6 %, 56,6 %, 30,1 % pour les H. L. M. partagés), ce qui ne constitue pas véritablement une découverte, mais en tous cas une précision.

La cité universitaire est un mode de logement qui remplit une fonction non sans ressemblance avec l'internat, au sortir du domicile parental, avec ce qu'elle peut aussi avoir éventuellement de sécurisant (39, 4 % ont eu comme logement antérieur le domicile parental alors que l'expérience résidentielle des habitants des H. L. M. est majoritairement une chambre en ville (26, 8 %) et secondairement les parents -9, 7 % — et la cité universitaire — 7, 3 % -)

Dans l'ensemble plus nombreuses en cité universitaire (ce qui est cependant faussé par l'existence, à Nantes, et parmi les trois cités étudiées, d'une cité universitaire uniquement féminine), les filles le sont aussi dans le H. L. M. partagé (59 % contre 41 %).

En ce qui concerne la cohabitation, les duos (63, 4 %) dominent nettement les trios (15, 2 %) et les quatuors (3,6 %), mais les solitaires pèsent aussi d'un poids non négligeable (17, 9 %). Le rapprochement d'amis est le type de relation qui engendre la cohabitation (53, 1 %), tandis que les couples (que les enquêtes ont souvent révélées être des faux couples) comptent pour 28, 1 % et les fratries pour 17, 7 %. Ces dernières sont la plupart du temps féminines, quelquefois mixtes.

Malgré les bourses, une forte dépendance vis-à-vis des parents...

Les enquêtes par entretien permettent d'affiner les résultats statistiques et font apparaître d'autres différences entre les étudiants des cités et ceux des H. L. M.. La majorité des étudiants logés en cité universitaire bénéficie de bourses. Celles-ci sont cependant insuffisantes pour couvrir la totalité des besoins : l'aide des parents comble alors le manque. Elle constitue même, pour la minorité d'étudiants qui n'a pas de bourse, l'essentiel des ressources. Les petits boulots, principalement en été, satisfont des « à côté », en même temps qu'ils permettent aussi, lorsqu'ils

sont développés d'une manière intensive sur toute la période estivale, d'assurer l'hibernation de la période d'étude.

Pratiquement tous les étudiants en H. L. M. ont une aide de leurs parents. Ces derniers paient le loyer, règlent les factures, apportent une contribution en nature (alimentation...). Les bourses et les emplois n'apparaissent intervenir, en ce qui les concerne, que pour un nombre limité. Comme pour les étudiants des cités universitaires, les petits boulots servent pour les « à-côté », à se payer les cafés, etc. Les boulots d'été, les petits jobs en cours d'année sont là, dit même l'un d'entre eux, avec un humour non calculé, pour « aider les parents ». Au total, les ressources des étudiants logeant en H. L. M. sont le résultat de diverses sources, un bricolage au cœur duquel la contribution parentale pèse d'un poids qui reste essentiel, car la somme globale, incertaine et aléatoire, couvre difficilement les besoins.

Des choix résidentiels contraints

Avant d'entrer en cité universitaire, la grande majorité des étudiants, jeunes et en tout début d'études, habitaient chez leurs parents, tandis que la plupart des étudiants qui sont logés en H. L. M. sont passés par d'autres expériences résidentielles autonomes. Seuls les cadets ou cadettes entrent directement dans ce mode de logement, parce qu'ils bénéficient de la location antérieure contractée par leurs aînés.

La « solution de facilité » de la cité universitaire

Les étudiants, à la sortie du cycle secondaire, vivent souvent dans la double incertitude des résultats du « Bac » et de l'inscription facultaire. La rentrée universitaire, dont il faut par ailleurs assurer les lourdes formalités d'inscription, se fait fréquemment aussi dans l'improvisation parallèle de l'accès au logement. C'est souvent au dernier moment que tout cela se décide. Sur ce plan, la cité universitaire représente la solution de « facilité », celle vers laquelle on s'oriente en premier recours. Mals informés, « mal organisés », ces nouveaux étudiants perçoivent la cité universitaire comme LA solution, celle que les plus prévoyants ont d'ailleurs déjà retenue, afin d'éviter toute mauvaise surprise.

Une fois la solution de la cité universitaire retenue, les étudiants, avec le recul, sont capables d'explicitier les différents aspects de la location en cité qu'ils apprécient comme d'indéniables avantages (le faible coût du loyer, la gestion simplifiée, l'entretien moins lourd, l'implantation fréquente des cités à proximité des facs). Un autre intérêt de l'accès en cité universitaire, c'est aussi d'éviter l'isolement, de pouvoir rencontrer des jeunes confrontés à la même expérience et d'autres qui l'ont déjà vécue les années précédentes et peuvent vous entourer, vous remonter « le

moral » lorsqu'il est à « zéro ». En regard de la rupture avec la petite famille, la cité est la « grande famille » des pairs.

Les avantages par défaut du H. L. M.

Les étudiants logés en H. L. M. qui ont une expérience résidentielle antérieure en cité universitaire constituent une minorité. Le manque d'intimité et l'impossibilité de s'isoler des bruits constituent selon eux les grands défauts de ces constructions, que permet précisément de corriger l'accès au logement H. L. M. partagé. Beaucoup des étudiants logés en H. L. M. ont eu une expérience résidentielle en centre ville. La chambre en ville est toujours un lieu petit, souvent cher, parfois sombre, dans des immeubles vétustes. Mais c'est un lieu où l'individuel et l'intimité trouvent leur expression. La chambre en ville présente de plus les grands avantages de la vie urbaine, l'animation des rues. Au delà de la cherté du loyer, la centralité implique aussi la cherté des petits commerces, la séduction permanente des étalages, des cinémas et des cafés, mais aussi les visites trop fréquentes des amis, quelquefois importuns, autant de raisons qui ont justifié le repli contraint vers le logement en cité d'habitat social, en réalité principalement dicté par des raisons d'argent.

Loin de constituer une solution idéale pour les étudiants qui en font le choix, l'appartement en H. L. M. partagé présente cependant deux énormes avantages : la surface et le prix, et si certains étudiants notent le gros inconvénient de la taxe d'habitation (qui s'élevait à 3 200 F en 1991 pour un T3), chacun se félicite de la modicité de la part de loyer revenant à l'étudiant après déduction de l'A. P. L..

Cependant, et chez beaucoup d'entre eux, il est possible d'entendre, au-delà des récriminations sur le peu d'espace et le coût élevé du loyer de la chambre en ville, comme un regret de n'avoir pu trouver ce type de solution. Si les étudiants expriment très bien les avantages d'être dans ce logement H. L. M. (A. P. L. + espace), on arrive parfois à sentir, dans la comparaison H. L. M. et chambre en ville, que la meilleure solution, lorsque l'on fait abstraction du coût, est bien celle d'un appartement situé dans le centre ville. Cela apparaît d'ailleurs assez bien dans ce qu'ils décrivent, à la demande de l'enquêteur, comme logement étudiant « idéal ».

Entre départ et retours, la rupture retardée avec la famille

Étudiants des cités universitaires, comme étudiants logés en H. L. M., même s'ils ne représentent pas le même degré d'autonomisation, se ressemblent par la forte relation qu'ils continuent d'entretenir avec le milieu d'origine et, en son centre, le foyer parental. La dépendance

pécuniaire en est sans doute l'une des raisons majeures, mais la dépendance affective (peut-être en l'absence de ces pères collectifs qu'ont pu connaître d'autres époques : les idéologies militantes, par exemple) n'est pas le dernier des facteurs qui attache l'étudiant aux lieux familiers et familiaux, dans des milieux sociaux fragilisés par la crise économique et l'absence de perspective assurée d'ascension sociale malgré l'accès aux études.

D'autant plus que le passage du milieu familial à l'univers étudiant ne se limite pas à l'amphi et au logement : le bouleversement est encore plus global, il est souvent passage de la convivialité familiale et bourgadine à l'anonymat et au célibat urbain. La nudité intérieure de la résidence étudiante, cité ou H. L. M., se substitue en effet sans transition, souvent sans préparation, au paysage habituel de la chambre, de la maison remplie d'objets familiers, du village ou du bourg aux mille recoins connus, tandis que l'univers urbain s'impose avec une densité insoupçonnée, une massivité qu'accusent encore les effectifs du campus et de l'amphi. Cet étudiant, souvent issu de milieu rural ou peu urbanisé, est en effet confronté brusquement au monde urbain à la fois dans sa dimension physique (repérages, distances, bruits...), et dans sa dimension culturelle (rythmes, intensité des sollicitations, diversité des populations...).

La cité comme substitut à la famille

Jusqu'en terminale, une bonne partie des étudiants logés en cité universitaire ont vécu au domicile de leurs parents ; la rupture avec ces derniers coïncide avec l'arrivée dans la ville universitaire. Quelques-uns d'entre eux ont cependant connu la séparation d'avec la famille par le régime du pensionnat, alors considéré comme un mode d'initiation à « la vie en communauté ».

Pour les autres, les premiers temps de l'exode étudiant se révèlent très durs. Quelque chose se brise : certains n'ont pas de fausse pudeur à évoquer la difficulté de ne plus avoir leurs parents auprès d'eux ; ils vivent intensément leur absence, leur « manque » et celle de la « chaleur » du foyer⁶. La séparation est donc d'abord perte de la présence d'un entourage affectif, elle est ensuite synonyme d'une solitude inconnue, à laquelle s'ajoutent des changements de vie qui sollicitent une autonomie nouvelle, dans un univers totalement étranger, celui de la grande ville, de

6. Bien des jeunes d'aujourd'hui ne bravent pas ce moment d'entrée dans la vie adulte, comme auraient pu le faire des générations antérieures, celle de leurs parents en particulier. Lors d'une enquête présentée en 1981, Catherine GOKALP indiquait déjà que plus de plus de 20% de jeunes, parmi les 16-24 ans, justifiaient la cohabitation juvénile par le fait que c'était "plus agréable" (*Quand vient l'âge des choix*, in "Travaux et Documents", n° 95, Paris, INED-PUF). Le discours des filles (à des enquêtrices filles) délivre souvent, au cours de nos propres enquêtes, un désarroi qui dévoile l'attachement aux parents et que la formulation des garçons voile d'à peine plus de neutralité distante. Certains ont même un souci du propre sentiment d'abandon éprouvés par leur parents, lors du départ du dernier de leurs enfants.

l'université et de son campus, avec la rupture d'échelle et de rythme qu'ils présentent. Pour certains, c'est plus cette rupture de contexte qui fait problème que la séparation d'avec le milieu familial. Pourtant, si la rupture se réalise avec une certaine difficulté, elle est aussi considérée comme « bénéfique ». Elle constitue un passage nécessaire pour développer son autonomie, elle participe de ces rites de passages banalisés qui marquent l'entrée du jeune dans la vie adulte.

La cité universitaire se présente alors, aux yeux des nouveaux étudiants, comme un milieu intermédiaire entre l'univers familial et l'indépendance totale qu'illustre la chambre isolée en ville. Les nouveaux arrivants y trouvent à la fois des étudiants qui vivent la même situation qu'eux et d'autres qui ont intériorisé cette rupture au terme d'une ou de quelques années de vie étudiante, à la « fac » et dans la cité, et d'acculturation urbaine.

Beaucoup de traits communs caractérisent ces étudiants, en particulier les localités dont ils sont originaires, villages, petites villes ou villes moyennes. En ce sens, leur rencontre en cité universitaire aide les nouveaux étudiants à « adoucir » la rupture avec la parentèle et le milieu dont ils sont issus, dans la mesure où ils reconnaissent, à travers leurs camarades d'hébergement, un peu de ce qu'ils ont quitté. Passé un temps relativement court (environ un mois), le sentiment d'isolement, le « coup de cafard », disparaissent.

Solidarités d'émigration en H.L.M.

Comme pour leurs camarades des cités universitaires, la rupture est double pour les étudiants vivant en H.L.M. : familiale et contextuelle. Familiale, elle semble plus vécue, pour les étudiants issus des petites villes et bourgs de la région, comme une épreuve que comme une émancipation, alors que des étudiants d'origine nantaise, urbaine ou péri-urbaine, plus rares parmi les logés en H.L.M., font d'abord ce choix pour l'indépendance qu'ils vont conquérir vis-à-vis de la tutelle parentale.

On constate en effet que beaucoup de cohabitants ont une même origine géographique et font ainsi fonctionner une certaine « solidarité territoriale ». Ils se sont souvent connus en milieu scolaire, quelquefois associatif. La cohabitation est un choix qui, dans une ville et un milieu relativement étranger, met à profit, (d'une manière qui n'est pas sans rappeler la fonction de substitut parental remplie par la cité universitaire, mais à une échelle plus petite et avec une proximité des relations plus ténue), une interconnaissance ancienne, qui ménage des repères et des appuis familiers dans l'adaptation à un mode de vie largement nouveau. La solidarité géographique et l'amitié lycéenne éprouvée permettent alors de mieux affronter la rupture d'avec le milieu familial et plus largement d'avec le milieu rural ou bourgadin qui caractérise la majorité des étudiants vivant en H. L. M. partagé. Sur ce plan, la présence d'un proche et donc d'un lien affectif dans la ville d'accueil universitaire permet de

mieux vivre la séparation : les fratries, en particulier, ont cette fonction d'un soutien familial délégué aux aînés.

Le retour hebdomadaire au pays

Qu'ils habitent en cité ou en H. L. M., la plupart des étudiants rentrent, le week end, « chez eux », notion qui confond les parents et un univers de vie plus large constitué d'êtres et de lieux familiers. Fait toutefois exception cette minorité dont les parents habitent très loin. Dans ce cas, l'impossibilité du contact direct est remplacé par le courrier ou l'appel téléphonique.

Manifestement, les « conflits de génération », répandus en d'autres époques, ont laissé la place à des relations mieux négociées : la séparation se passe en douceur, les relations avec les parents sont bonnes en général.

Le week-end commence le vendredi soir et beaucoup prolongent leur séjour au maximum, ce qui illustre d'une certaine manière le degré d'attachement que l'on conserve avec son lieu d'origine et en même temps la valeur d'espace-temps de détente et de ressourcement qu'il constitue pour les étudiants. L'étudiant est entièrement disponible pendant cette fin de semaine : il laisse le travail à la cité ou à l'appartement H. L. M., et il retrouve ses parents dans la maison, la petite ville ou le bourg où il a vécu, et ses copains d'enfance et d'adolescence, dans les activités sportives ou les sorties.

Car si les bonnes relations avec les parents semblent la règle, c'est aussi pour les amitiés enfantines et adolescentes, les copains de sport avec lesquels on poursuit l'activité de compétition ou d'autres repères attachants que l'on retourne au pays. Le retour est donc un moment de ressourcement, d'oxygénation et de décompression : on fait le grand vide. La seule entrave aux retours hebdomadaires se limite au travail universitaire lorsqu'approchent les examens.

Dans les cités universitaires, les départs en week end provoquent alors un vide qui redouble d'une certaine façon le désir de fuite et accentue ainsi l'appréhension qu'ont certains étudiants à rester dans la cité pendant le week end.

Prise d'autonomie, réalisation d'un chez soi et intégration urbaine

Le détachement progressif du milieu familial, l'indépendance, sont accentués chez les étudiants qui sont plus avancés en âge. Le manque d'un environnement familial est seulement regretté, préféré à la grande ville par certains. Ce sentiment nostalgique supplante alors le besoin du

rapport régulier avec les parents. Pour d'autres, la nécessité de tenir quelque distance avec les géniteurs est désormais considérée comme la condition du maintien de bonnes relations. Ce détachement progressif est accéléré chez ceux, plus jeunes, qui, en H. L. M., vivent en couple.

Avec l'âge et l'installation s'affirme progressivement un autre « chez soi », bien que la confusion des « chez nous » conserve encore la trace de la récente et forte relation aux foyers parentaux. Cette confusion des « chez soi », comme hésitation, semble une étape dans la constitution d'un lieu de résidence véritablement indépendant. Avec les années de vie étudiante tend à s'affaiblir le rythme des visites aux parents, tandis que se renforce parallèlement l'appropriation personnelle de la chambre et de l'appartement en H. L. M.. Mais le sentiment de provisoire qui marque le temps des études fait toujours obstacle à une véritable installation, autant dans le logement que dans la ville elle-même.

La tentation du centre-ville et la nécessité vertueuse de la fac

Parmi les pôles de référence de leur nouvelle vie universitaire et citadine, les étudiants mentionnent principalement leur lieu d'enseignement, mais aussi le centre ville. La grande majorité des étudiants, originaires pour la plupart des villes moyennes, des petites villes et des bourgs de la région émettent une appréciation très favorable à l'égard de la ville. Les animations nocturnes, les festivals sont loués : certains étudiants participent ainsi pleinement aux événements culturels. Ils perçoivent Nantes comme une ville « qui bouge », comparativement à leur lieu d'origine. Mais d'autres ne l'ont encore pas appréhendée, ou bien encore peu explorée, se limitant aux trajets qui relient la cité aux facs et réservant leur temps libre du week end aux activités sportives et associatives de leur localité d'origine.

Depuis les quartiers d'habitat social, comme depuis le campus, le centre ville reste cependant assez éloigné, et comme la plupart des étudiants se déplacent en bus, le centre ville paraît difficilement accessible, ce que le récent prolongement de la ligne de tramway a pallié, pour ce qui concerne certaines cités universitaires du campus. Tous évoquent la trop faible fréquence des passages des transports en commun (20 minutes entre chaque bus) et le fait que la ligne ne soit pas directe. Ils critiquent aussi l'insuffisance de la desserte de nuit, qui ne permet pas des sorties nocturnes prolongées. Ce fait explique en partie que les étudiants de ces cités sortent très peu, en particulier le soir.

Cette accessibilité difficile du centre n'est toutefois pas forcément perçue comme un mal rédhibitoire ; on le tourne même en avantage : cela évite la tentation d'être distrait du travail, de dépenser de l'argent et de l'énergie en achats et activités superflus. Finalement les étudiants qui font

des sorties fréquentes dans le centre ville, pour aller au cinéma ou faire des sorties nocturnes avec les copains, restent une minorité en cité universitaire, plus encore que ceux qui logent en H. L. M. Pour la majorité des étudiants, le rythme est plutôt celui d'une sortie hebdomadaire au centre ville, et la détente (pratique du shopping, sortie au cinéma ou au restaurant, mais aussi au match de foot — hors du centre —) constitue le motif de cette évocation du travail, de la cité ou du H. L. M. Excepté les flâneries urbaines et le lèche-vitrine, qui ne coûtent que du temps et de l'envie frustrée, les étudiants vivant dans les cités d'habitat social doivent cependant limiter les sorties au café et au cinéma. Il y a un manque de moyens pour se payer régulièrement ce type de loisirs culturels. On se console alors en affichant la nécessité d'une utile sagesse, du moins est-ce la conduite que prétendent observer ces étudiants durant leur exil nantais.

Car la nécessité du travail, à côté du manque d'argent, rappelle à l'ordre l'étudiant, l'oblige à limiter le temps qu'il consacre à la détente : cette nécessité est fortement soulignée, invitant à reléguer la légende de l'étudiant fêtard au rang des idées dépassées, du moins chez la population ici étudiée. En réalité, ce temps de loisir, dépensé avec la plus grande économie en semaine, est largement capitalisé pour le week end, et donc, aussi, hors de la ville des études.

Parmi les étudiants logés en H. L. M. partagé, on peut toutefois distinguer assez nettement ceux qui « bossent » (les plus nombreux parmi ceux qui ont été enquêtés) et ceux qui prennent du bon temps, et ce en les rapportant au type d'études : les premiers font plutôt des études scientifiques ou médicales, voire d'histoire, les seconds sont plus volontiers inscrits en lettres ou aux beaux-arts.

Ces deux catégories ont des origines sociales et des références culturelles différentes, les premiers, en tout cas pour ceux qui habitent en H. L. M. partagé, appartiennent généralement à des milieux très modestes⁷, d'origine rurale ou bourgadine : la réussite sociale est un contrat avec les parents que l'on respecte à la fois pour soi-même et pour ses parents, les seconds appartiennent à des milieux disposant d'un capital économique et culturel plus favorable, ils sont souvent déjà urbains : les

7. Ce constat, paradoxal lorsque l'on connaît le recrutement populaire des sections "Lettres", ne se comprend qu'en regard du contenu populaire que représente la cité universitaire (impliquant des critères de niveaux scolaire et social) et le HLM (principalement attrayant pour son faible coût). Ainsi J.-P. Molinari note, d'une part, que les fils et filles de familles aisées qui dominent dans les études de médecine ou de pharmacie accèdent à des logements du parc locatif privé de standing (*Les étudiants dans la ville*, Université de Nantes, Département de sociologie, 1990-1991) et observe, d'autre part, l'augmentation relative du nombre d'enfants des catégories modestes dans certaines filières très sélectives socialement comme la médecine : "Un bachelier de famille aisée entrant à l'Université avait, en 1962, un peu plus d'une chance sur dix de suivre ce type d'études (10, 8%). Il en a aujourd'hui moins d'une sur 10 (8, 5%). Bachelier lui aussi, le fils d'ouvrier a vu ses mêmes chances croître de 3, 6 à 4%. L'écart des chances s'est donc réduit entre ces deux bacheliers..." (*Les étudiants*, Paris, Les Editions ouvrières, p. 61).

études semblent pouvoir durer plus longtemps et l'on cherche à gagner son indépendance plus tôt, en conciliant des études pas trop absorbantes avec un petit boulot.

Dans l'ensemble on constate, en fait, une certaine démotivation pour la vie urbaine, un certain repli sur la cité. L'univers nantais de certains étudiants paraît ainsi strictement limité au lieu d'enseignement, et à la cité universitaire ou au quartier H. L. M. de résidence. Ceux qui se livrent à une activité sportive sur le lieu de leurs études constituent également une minorité. Parmi eux, seuls quelques-uns la pratiquent au sein de clubs affiliés à l'Université, les autres s'y consacrant à titre individuel ou dans des clubs extérieurs. Sur ce plan aussi, la contrainte des études, des cours eux-mêmes, comme de la charge de travail hors cours, sont mis en avant pour justifier ce faible investissement.

Tandis que pour les étudiants qui emprunte au style « Quartier Latin », les loisirs apparaissent au cœur de leur vie présente, plaçant à l'occasion les études à un pôle accessoire [forme de décontraction qui ne pourrait être en réalité qu'un effet de la mise en scène au cours d'un échange entre étudiants du monde culturel (Lettres et Architecture)], la « détente » apparaît, pour ceux qui « bossent », comme le complément nécessaire à une dépense studieuse qui doit se reconstituer. Le sport est alors considéré par certains comme l'activité qui peut consolider la performance intellectuelle. Quelques-uns tiennent à ce propos un discours de la maîtrise de soi qui vaut autant pour les études que pour le fonctionnement du corps.

Environnement : campus et zone

En dehors de l'appropriation du logement lui-même et de la forme de cohabitation particulière qu'ils vivent, mais qui resteront ici hors de notre propos, l'environnement est une autre grande différence entre la cité universitaire et le H. L. M. partagé. En cité universitaire, l'étudiant vit parmi ses semblables ; en cité d'habitat social, les étudiants sont atomisés dans un quartier qu'atteint souvent une rumeur négative.

Le même parmi ses semblables

En cité universitaire, on se croise forcément entre étudiants ; c'est un environnement qui facilite les rencontres ; la « convention » des bonjours, le fait de vivre ensemble, d'être entre étudiants, font que les étudiants appréhendent moins de se parler, et partent ainsi à la recherche d'affinités potentielles, permettant de rompre une solitude que la cohabitation familiale antérieure ne laissait pas supposer.

Beaucoup de rencontres se réalisent au début de l'année scolaire, lors de l'arrivée à la cité, à ce moment d'adaptation totale qui englobe à la

fois un lieu d'enseignement complètement nouveau, une ville peu ou pas du tout familière, un mode de logement célibataire (qui peut être, si la glace n'est pas brisée d'une manière volontaire, entièrement solitaire). Au milieu d'autres étudiants qui se connaissent déjà, il faut, dans un premier temps, surmonter son propre sentiment d'étrangeté. Ici, certaines timidités s'estompent, et par copains « interposés », on rencontre rapidement beaucoup de monde. Par la suite, il s'opère une réduction du cercle de connaissances, une sélection des amis. Libre à chacun de multiplier, d'approfondir ces occasions de rencontres, qui évidemment ne signifient pas forcément « liens d'amitiés ».

Si le voisinage avec d'autres étudiants de la même institution est une circonstance qui redouble les occasions de rencontre, renforce le sentiment d'appartenance à un groupe connu et reconnu, la diversité des étudiants en cité est perçue, en ce qui la concerne, comme un élément enrichissant, qui contribue à briser les frontières disciplinaires et leurs effets sur l'homogénéité des « corporations » étudiantes, telle qu'elle est vécue sur les bancs de l'amphi.

Un certain nombre d'étudiants limite cependant volontairement ses relations dans la cité universitaire : il faut savoir « maîtriser » le rapport qu'on engage avec un autre étudiant, de façon à ce que la relation ne s'amplifie pas trop, en temps, en fréquence et en profondeur, basculant dans des discussions qu'on ne souhaite pas ou des irruptions dans le domaine privé de la chambre dont on n'a pas le désir. C'est tantôt le travail qui dicte cette distance contrôlée, tantôt le besoin d'une intimité qui se renforce avec l'âge.

Des étudiants à part dans un monde d'exclus

Chez les étudiants vivant en H. L. M.⁸, c'est l'expérience, la vie dans le quartier qui, progressivement refoulent les fantasmes, ceux qui accompagnent les premiers pas dans la cité H. L. M. et sont exacerbés par la rumeur, celle qui circule dans la ville et les couloirs de la « fac ». Bientôt la perception des intéressés change et certains vont même jusqu'à positiver le quartier, produire sur la cité et sa population une image complètement inversée par rapport à celle que leur avait initialement transmise la rumeur, au point que la nouvelle image en devienne elle-même, par les accents positifs exagérés qu'elle véhicule, non moins partielle et subjective que l'autre. Quelques étudiants construisent alors, de leur fenêtre ouverte sur un monde exotique et quasi idyllique, une représentation du quartier (vis-à-vis de laquelle ils conservent une juste distance, celle de l'étranger qui découvre un monde inattendu), diamétralement opposée aux risques et aux menaces que lui promettait

8. Cette partie de l'article reprend, avec plus de concision, le contenu d'un autre article exclusivement consacré aux étudiants vivant dans des H. L. M. partagées : *Etudiants en H. L. M. : le provisoire comme mode de vie*, in "Université, droit de cité", Presses Universitaires de Rennes, 1994, pp. 201-214.

son milieu d'origine. Ils versent alors dans une sympathie et une adhésion, qui restent cependant à la limite convenable de l'identification.

En dépit de ce renversement de perception, du passage de l'appréhension à la sympathie, les étudiants ne se sentent pas intégrés au quartier. Le fait de rentrer tous les week-end ne permet pas de développer véritablement un sentiment d'appartenance au quartier. De plus, comme ils ne s'attachent pas à leur logement, il leur paraît difficile d'avoir, en prolongement, un sentiment de « chez soi » pour le quartier. Enfin la condition étudiante engendre une différenciation avec le reste de la population H. L. M. : si elle ne s'illustre pas dans le temps immédiat, par la situation matérielle, elle se manifeste implicitement par une autre perspective professionnelle, prometteuse, et un style de vie, des rythmes, des pratiques culturelles différentes, qui ne trouvent que rarement une possibilité d'inscription sur le quartier-même.

La bienveillance qui caractérise un nombre important de ces étudiants, vis-à-vis de la population du quartier, s'accompagne aussi d'une prise de distance qui, en même temps qu'elle naît de cet écart des perspectives (des destins), est aussi voulue, comme si un engagement plus avancé dans la vie du quartier allait détourner l'étudiant d'une polarisation entièrement centrée, pour beaucoup, sur le travail universitaire, et, pour d'autres, sur leur propre monde, celui des copains étudiants, à la « fac », en cité, au centre-ville.

Même entre étudiants, il n'y a pas d'association au sein du quartier, et s'ils se rencontrent, c'est ailleurs. Dans le quartier Malakoff, où la M. U. L. gère beaucoup de logements, à la faveur d'une très importante vacance dans le parc H. L. M. durant les années 85, les étudiants perçoivent la présence plus nombreuse de la communauté étudiante, la vivent même à travers des relations suivies entre étudiants et, entrevoient, de la part des organismes H. L. M., une volonté de mélanger les populations.

Cependant la conscience d'une présence en H. L. M. très provisoire, leurs fréquents retours vers le domicile parental et/ou la ville d'origine, comme la concentration de la plupart d'entre eux sur les études, font de l'étudiant un locataire qui ne vit pas véritablement dans le quartier et ne cherche pas à y développer des pratiques susceptibles de mieux l'y ancrer. Les étudiants ont même conscience de l'atypisme de leur présence, voire de son illégitimité, et le sentiment de n'être pas vraiment là, où ils ont temporairement ce logement, organise fortement le mode de relation qu'ils entretiennent avec la population dans son ensemble et leurs voisins en particulier.

Arrivant dans un milieu mal connu, dont ils perçoivent, relativement, la fragilité diverse, l'existence conjugquée d'une condition populaire partagée et de troubles personnels variés (des « gens spéciaux »), les étudiants adoptent un « profil bas », ils s'efforcent de ne pas faire de vagues, ils contrôlent relativement les débordements ou les décalages que leurs activités d'étudiants introduisent dans le cours normal de la vie de l'immeuble.

Conclusion

Deux faits avaient initialement retenu notre attention. A Nantes, le campus, qui représente l'essentiel des bâtiments d'une université réapparue tardivement (1962), et les cités universitaires qui l'accompagnent s'inscrivent dans la même logique de séparation fonctionnelle que les ensembles d'habitat social édifiés à la même époque, celle d'une mise à l'écart de la ville. Plus tard, dans les années 85, à la solution sociale que représentait vingt ans plus tôt la cité universitaire, est venue s'en ajouter une autre, à la faveur d'une certaine vacance du parc HLM, celle du logement partagé en habitat social. C'est à partir de ces deux constats qu'il nous a paru intéressant de connaître le degré et le mode d'intégration urbaine des étudiants dans chacune de ces deux « versions sociales » du logement étudiant.

Étudiants en H. L. M. comme étudiants en cité universitaire manifestent finalement une assez faible intégration urbaine, à l'image de la faible intégration des lieux où ils résident.

La semaine écourtée des étudiants des cités universitaires, et leur territoire-trajectoire limité à l'aller-retour campus-cité (lorsque cette dernière n'est pas intégrée au premier) sont largement induits par l'arrivée récente d'une grande partie d'entre eux. Le tout début de leurs études, leur décohabitation toute fraîche justifient des retours réguliers et fréquents au domicile parental. La plupart des étudiants concentrent en effet leur effort studieux en début de semaine, leur désir étant de « se libérer » pour le week-end, oublier les études, à ce moment privilégié où, retournant presque tous hebdomadairement « chez eux », ils reconstituent le lien avec le pays d'origine, les copains des activités sportives et le milieu familial. La solution de la cité universitaire est donc vécue comme un pis-aller, le pied-à-terre d'un voyage dans le pays des études, pays encore bien lointain pour ces étudiants, dont la plupart est en première année.

Pour eux, la mère-patrie, la niche protectrice, reste le domicile parental, repli un temps nécessaire pour reprendre pied, revenir d'une expédition quasi infra ou extra-terrestre dans laquelle la chambre est appréhendée comme une tenue de « survie ». Ainsi le non-investissement marque fréquemment la chambre de l'étudiant : ce n'est pas l'enjeu essentiel, la concentration se fait sur le travail, et par là-même l'appréciation du logement, quant à son « confort » est souvent mesurée aux qualités exigées pour travailler dans les meilleures conditions (place, isolation phonique).

La faible intégration des étudiants vivant dans les cités H. L. M. est, pour sa part, largement induite par le caractère provisoire de leur présence dans le quartier et dans la ville, du fait de l'incertitude de leur cursus universitaire, de sa longueur, de sa durée de toute façon relativement courte, avec les réorientations ou orientations qui peuvent conduire encore en d'autres villes universitaires. Un autre facteur de ce

faible engagement dans le quartier et le logement du temps des études est, comme pour les étudiants des cités universitaires, la confusion qui continue d'exister avec le domicile parental, où l'on revient avec plaisir le week end, pour les parents qui vous lavent votre linge en souffrance de propreté, mais aussi pour les copains de foot ou de basket.

Cette réalité traduit la lenteur du processus de décohabitation et de prise d'autonomie, non sans rapport avec la grande dépendance financière de ces étudiants vis-à-vis de leurs parents et ce, malgré un âge moyen qui est de loin supérieur à celui des étudiants des cités universitaires. Il en résulte, là aussi, un faible investissement sur l'aménagement du logement, son utilisation principale étant consacrée à l'étude, dans des conditions plus favorables à la concentration nécessaire au travail, partagé entre la fac et la chambre-bureau.

Pourtant on ne peut nier un effet positif de la présence étudiante dans les quartier d'habitat social, qu'il serait naturellement indispensable de vérifier à partir de la perception d'autres partenaires et plus précisément des autres habitants⁹. En tout cas, les étudiants, en rectifiant une vision apocalyptique que leur ont annoncée leurs camarades lors de leur arrivée en ville, contribuent au changement d'image du quartier, à la fois par leur propre présence et la production d'une représentation plutôt positive (compréhensive) du quartier qu'ils habitent. Leur expérience concrète supplante en effet la rumeur et fait des étudiants, d'origine modeste et souvent rurale, une population d'accompagnement agie par la bienveillance et non par la stigmatisation. Certes les quartiers de Nantes dont il est question ici ne sont pas parmi les plus désignés en France, même s'il s'agit de quartiers inscrits dans les procédures appliqués aux quartiers dits défavorisés. Mais d'autres recherches montrent qu'en des contextes mieux placés dans l'échelle de la « mauvaise réputation », les fantasmes éventuels des étudiants locataires de HLM sont tempérés par l'expérience vécue¹⁰.

N.B. : Cette article est l'exposé de certains résultats d'une recherche menée en liaison avec le LERSCO-URA 889. Les enquêtes ont été réalisées par des étudiants

9. Dans sa Maîtrise de Sociologie soutenue à l'Université de Nantes "Ouvriers, immigrés, étudiants en HLM : coexistence de différentes générations de peuplement du Chêne des Anglais" (1994), Caroline PAYRAUDEAU considère que, la plupart du temps, c'est l'indifférence qui caractérise le rapport des autres habitants aux étudiants. Elle précise cependant que les "opinions qu'ils exposent [les habitants]" à ce sujet "ont bien sûr pour fondement la position qu'ils ont dans la hiérarchie sociale de la cité. C'est-à-dire que les plus favorisés apprécient la coexistence, vécue comme une source de profit, alors que les franges les plus paupérisées et les plus stigmatisées éprouvent le besoin de remettre en question la légitimité de leur [des étudiants] présence".

10. D. WELZER-LANG, L. WITTNER, *Banlieue et romans étudiants au fil des saisons, une lecture des pratiques sociales*, in Actes de l'Atelier thématique "Les modes de vie étudiants", Programme interministériel de recherche "L'université et la ville", Bordeaux, 1993.

de l'École d'Architecture de Nantes (EAN) sous la direction de Daniel PINSON et Claude LENEVEU, Maître de conférence de sociologie à l'Université de Nantes. Mireille BOUILLAUD et Corinne DEMARQUE, étudiantes en fin d'études à l'EAN, ont participé à l'exploitation de ces enquêtes.

Références bibliographiques

- ALLEGRE (C.), 1993, *L'âge des savoirs, pour une renaissance de l'Université*, Paris, Gallimard.
- BLÖSS (Th.), 1988, Générations en crises d'insertion, logements en crise de génération ?, *Le Groupe Familial*, n° 120, Paris.
- BOURDIN (A.), 1991, La fin des campus ?, *Espaces et Sociétés*, n° 59, Paris, L'Harmattan.
- GODARD (F.) et BLÖSS (Th.), 1988, La décohabitation des jeunes, *Travaux et Documents*, n° 120 : *Transformation de la famille et habitat*, Paris, INED-PUF.
- GOPALK (C.), 1981, Quand vient l'âge des choix, *Travaux et Documents*, n° 95, Paris, INED-PUF.
- LAPEYRONNIE (D.), MARIE (J.-L.), 1992, *Campus Blues. Les étudiants face à leurs études*, Paris, Le Seuil.
- MERLIN (P.), 1992, *L'habitat des étudiants en France*, Institut Français d'Urbanisme, Laboratoire TMU, Paris.
- MOLINARI (J.-P.), 1992, *Les étudiants*, Paris, les Éditions ouvrières.
- OBERTI (M.), 1993, *Le rapport à la ville des étudiants : la localisation des pratiques sociales*, communication au Colloque « Étudiants, Universités, villes dans la France de l'Ouest », Rennes, 26 novembre.

Résumé — Abstract — Resumen

À L'ÉCART DE LA VILLE : EN CITÉS UNIVERSITAIRES ET EN LOGEMENTS H.L.M

Partant des résultats d'une recherche sur le logement étudiant à Nantes, cet article s'intéresse plus particulièrement à deux modes d'habitat, considérés comme versions sociales du logement étudiant : la cité universitaire des années 60 et l'appartement en HLM. Ces deux formes d'habitat sont analysées sous l'angle de l'intégration urbaine, celle du logement, comme celle de son habitant. Les méthodes utilisées ont privilégié les entretiens semi-directifs accompagnés de relevés photographiques.

APART FROM THE CITY : STUDENT HALLS OF RESIDENCE AND COUNCIL FLATS

Based on the results of a research carried on the student housing conditions in Nantes, this article takes a particular interest in two different ways of housing considered as social versions of student housing, that are the student halls of residence of the 60's and council flats. These two ways of housing have been analysed from the point of view of urban integration of the housing and of the inhabitant as well. The methods that were used have given a greater importance to semi-guided discussions together with pictures.

APARTADOS DE LA CIUDAD : EN RESIDENCIAS UNIVERSITARIAS Y EN VIVIENDAS DE AQUILER MODERADO

A partir de los resultados de una investigación sobre el alojamiento de los estudiantes, este artículo tratará más particularmente de dos modos de alojamiento, considerados como opciones sociales: la residencia universitaria de los años 60 y el apartamento en viviendas de alquiler moderado. Analizaremos estas 2 formas de vivienda bajo el ángulo de la integración urbana: la de la vivienda en sí, como la de su habitante. Trabajamos preferentemente por medio de entrevistas semi-directivas, y planchas fotográficas.